

Le homard, de son nom latin *homarus gammarus*, est sans

doute le crustacé le plus recherché par le pêcheur à pied.

Malheureusement, on constate au fil des années la diminution de la taille des individus au point que plus de la moitié des prises doivent être remises à l'eau, faute d'atteindre la taille réglementaire (8,7 cm du creux de l'œil à la limite arrière du céphalothorax, soit un homard de 450 g environ).

**Il vit sur les fonds accidentés** qui lui procurent nourriture et abri. Son alimentation est variée ; il chasse la nuit et affectionne poissons et crustacés vivants quand il peut les attraper car il n'est ni très habile, ni très rapide, mais ne dédaigne pas quelques déchets d'animaux morts. Ses pinces, la grosse à droite dite broyeuse ou marteau, la petite à gauche dite cisaille (ce n'est pas une vérité absolue), dissuade la plupart de ses rencontres de s'attaquer à lui. Les céphalopodes, poulpes notamment quand ils sont encore présents\*, et sans doute les seiches pour les juvéniles, sont, avec le congre, ses principaux prédateurs naturels, sans oublier toutefois les autres homards qui possèdent un goût assez prononcé pour le cannibalisme. À propos du congre, combien de fois a-t-on entendu dire que le congre venait dans le trou d'un homard et profitait de sa mue pour le dévorer ? Quand on sait que le homard mue, certes plusieurs fois par an pour un juvénile et une fois environ pour un adulte, il faudrait donc admettre que le congre soit très patient. Pour ma part, je pense plutôt que les deux espèces ayant le même type d'habitat, il est logique qu'ils s'y rencontrent un jour ou l'autre. Il m'est arrivé plusieurs fois de rencontrer cette situation ; le homard est toujours sur la défensive et se cale en général dans un coin en faisant face à son ennemi. Malheur à lui s'il lui tourne le dos car, le congre, avec sa puissante mâchoire, a vite fait de le saisir et de l'engloutir, mou ou pas. Cette théorie a été confortée lorsque l'un de mes amis, en vidant un congre, a trouvé dans son estomac, un homard entier dont la carapace était bien dure.

**Le homard est assez sédentaire.** Toutes les études montrent que lorsqu'un secteur (cantonement ou réserve par exemple) est habité par de gros individus, les jeunes ont beaucoup de mal à s'y installer. Il sort de son abri à la recherche de nourriture et y revient. Son abri, toujours en eau (il est extrêmement rare de trouver un homard à sec), peut être, soit une crevasse dans la roche, soit ce que l'on pourrait presque appeler un terrier, c'est-à-dire un trou creusé dans le sable sous un caillou ; en creusant, le homard expulse le sable en se servant de ses pinces comme d'un bulldozer et inévitablement les petits tas de sable (photo 1) disposés devant l'entrée du trou trahissent sa présence. Le tourteau pratique un peu de la même façon mais, en général, il n'y a qu'un seul *aigrat*\*\* alors que le homard en fait le plus souvent deux, ce qui lui permet d'avoir une issue de secours en cas de danger ; le trou du homard est aussi beaucoup plus profond. Des restes de tourteau à l'entrée d'un trou sont aussi un indice fréquent de présence car le tourteau est l'un des mets favoris du homard. Si vous commencez par sortir un tourteau d'un trou, vous n'y trouverez pas de homard, ils ne cohabitent jamais ou alors les heures du tourteau sont comptées. Par contre, l'étrille et le bouquet cohabitent très souvent avec lui ; je pense que la rapidité de l'étrille et surtout du bouquet, les mettent, sauf accident, à l'abri.

Comme bien souvent en pêche à pied, la première préoccupation du « *bassier* » consiste à visiter les caches habituelles et à repérer les indices de présence du homard. Bien sûr, les connaisseurs ont « *leurs trous* » qu'ils prospectent méthodiquement dans un circuit précis qui tient compte **des hauteurs d'eau à marée basse par rapport au zéro des cartes marines**. Il est important de savoir que tel ou tel trou sera « *visitable* » par telle hauteur d'eau ; à ce sujet, il est à noter que le vrai connaisseur se réfère toujours aux hauteurs d'eau et non aux coefficients de marée pour la seule raison que les hauteurs d'eau peuvent varier pour un même coefficient, en particulier entre le jour et la nuit.

**Le matériel est assez simple** : une *gaffe* assez souple pour bien sentir les « *touches* » et un *petit filet - bouquetou* - pour éventuellement attraper le homard sorti dans l'eau. La gaffe peut être un bambou acheté dans une jardinerie auquel on ligaturera un *hameçon à congre à l'extrémité la plus fine* ; on prendra soin de mettre une marque à l'autre extrémité pour indiquer de quel côté est tourné l'hameçon car, une fois dans le trou, on ne voit plus l'hameçon et on ne sait plus de quel côté il est tourné. On peut prévoir trois ou quatre gaffes de longueur différente. Dans des temps pas si lointains, les gaffes se confectionnaient avec des branches de coudrier (noisetier) que l'on coupait dans le décours de décembre. À noter que l'usage de la foëne, qui pique en aveugle, est formellement interdit, en tout cas en Manche.

Une fois le trou repéré et identifié comme habité, la technique consistera à **introduire la gaffe par l'une des entrées et à progresser méticuleusement** (photo 2) latéralement en amenant le homard à utiliser la sortie de secours ; il faut évidemment opérer tout en douceur. Vous sentirez éventuellement ses attaques sur la gaffe et parfois des secousses caractéristiques dues aux battements de sa queue. Le moment magique se situe lorsque vous apercevez les antennes rouges qui avancent doucement vers la sortie, puis les pinces et enfin l'animal qui sort dans l'eau ; il ne faut surtout pas s'affoler et le laisser progresser tranquillement. Il faut alors évaluer l'instant propice pour l'attraper (photo 3). On rappellera que si l'on utilise un filet, celui-ci doit toujours être placé derrière le homard, jamais devant les pinces car l'animal a une capacité de fuite à reculons assez extraordinaire, comme le bouquet, en donnant de violents coups de queue. Il arrive parfois qu'il sorte brutalement, telle une fusée, pour aller se réfugier dans les cailloux ou les algues environnants ; il faut donc le retrouver et ce n'est pas toujours chose aisée. D'autres fois, son trou ne possède qu'une sortie ou entrée et il n'y a pas d'autre solution que de le gaffer ; on mesure ici l'importance de la sensibilité de la gaffe car on doit pouvoir identifier tout de suite s'il agit d'un gros ou un petit homard, ce dernier devant être laissé tranquille dans son trou. **Enfin, après la capture, il ne sera pas inutile de repasser la gaffe dans le trou, surtout si celui-ci est spacieux, pour le cas où il y aurait un deuxième homard, ce qui arrive de temps à autre l'été et en début d'automne à l'époque de l'accouplement** ; à signaler que l'accouplement ne se fait qu'à la mue de la femelle et que par conséquent la prise d'un homard mou (bleu pétrole) doit attirer votre attention. Il arrive enfin, alors même que l'on a la certitude que le trou est habité, de ne rien sentir du tout et de faire bredouille ; on suppose que le trou est en arc de cercle ou possède une plate-forme où le homard est inaccessible. L'animal a donc sa chance.

Les anecdotes sur la pêche au homard ne manquent pas. Untel se jetant sur les deux pinces d'un homard au bord d'un trou et restant tout bête avec les pinces dans la main ; eh oui ! Le homard a la faculté, comme le lézard avec sa queue, de « *lâcher* » ses pinces quand il se sent pris, pinces qui repousseront (donc ne voir qu'une petite pince au bord d'un trou ne signifie pas forcément que l'on a affaire à un petit homard). Tel autre ayant malencontreusement coupé un homard en deux car la bête se présentait en travers et l'issue n'était pas assez large, se met, après avoir capturé la queue, à dégager le sable à la main pour élargir l'entrée de façon à sortir la tête ; effectivement la tête est bien sortie mais accrochée en pinçant fortement la main de l'imprudent...

Cette pêche est passionnante, encore plus la nuit, à condition de bien connaître ses cailloux. Mais il faut rester réaliste, l'apprentissage est très long et le néophyte se découragera très vite. Un dernier mot, les meilleures marées sont celles de juin et juillet, parfois en mai quand il y a un coup de chaleur brutal (comportement identique à celui de l'araignée).

\* Les poulpes ont disparu des côtes du département de la Manche lors du terrible hiver de 1962/63.

\*\* Petit monticule de sable devant un trou.



©photo : Thierry Houyel